LE TOURISTE IMPRUDENT.

Un touriste qui s'était aventuré, sans guide, sur une montagne escarpée, fit un faux pas et tomba dans un précipice. Heureusement que dans sa chute son manteau s'accrocha à un arbre et l'arrêta dans son mouvement de descente. L'imprudent voyageur sentait néanmoins que son frêle support cédait insensiblement sous le poids, lorsque des montagnards, le voyant dans une situation si périlleuse, s'empressèrent de lui porter secours. A l'entendre il n'avait jamais jusqu'alors éprouvé un sentiment de reconnaissance aussi vif pour quoi que ce fût. Moi, qui me rappelle ce incident, je suis persuadé qu'il est devenu un peu plus prudent et un peu *plus sensé*. Car, en ce qui regarde les personnes, aussi bien qu'en ce qui concerne la politique, il vaut mieux empêcher le mal que d'avoir à le guérir. L'histoire de tous les temps nous prouve, en effet, que la guérison est toujours plus difficile et plus coûteuse. Citons un exemple:

« Depuis l'âge de 17 ans, » nous écrit un correspondant, j'ai été sujet à de graves indispositions d'estomac. Je ne pouvais digérer qu'avec beaucoup de peine, et après mes repas je ressentais une grande fatigue et une grande faiblesse. J'ai eu aussi pendant de longues années une constipation opiniâtre qu'aucun remède n'a pu arrêter. Je suis maintenant âgé de 27 ans. L'année dernière je tombai sérieusement malade et dus cesser tout travail. Les voisins me voyant dans un si piteux état, crurent que je n'en reviendrais pas, et moi-même, j'étais au désespoir. Un jour, vers cette époque, le facteur — ce bienfaiteur sans le savoir — me remit un petit livre. A peine eus-je jeté les yeux sur le contenu que j'y découvris certaines descriptions qui absorbèrent bientôt mon attention, on aurait dit qu'elles avaient été écrites expressément pour moi. Ce petit livre contenait en outre un grand nombre de lettres écrites par des personnes appartenant à toutes les classes de la société, qui racontaient toutes comment elles avaient été guéries presque miraculeusement de leurs maladies, et remerciaient toutes chaleureusement l'homme qui en était la cause. Ce qui était le plus encourageant pour moi, c'était de voir que la plupart des cas décrits étaient identiques au mien — que du reste, le petit livre analysait et prouvait être la dyspepsie et sa vilaine cogeance de conséquences. Sans plus tarder je me procurai un flacon du remède qui avait opéré tant de guérisons — la fameuse Tisane américaine des Shakers Je et *après en avoir pris pendant quelques jours je ressentis un mieux inespéré. — retrouvai l'appétit et le sommeil ; les forces revinrent et les maux de reins disparurent. Je digérai mes aliments, et je pus bientôt reprendre mes travaux de cultivateur. A présent je suis complètement rétabli et je vous autorise bien volontiers à publier ma guérison dans l'intérêt de ceux qui souffrent comme j'ai souffert, car chacun me croyait perdu.* (Signé) Jules Lalaurette, cultivateur, à Tilb, par Masseube-Habas, Canton Pouillon (Landes), le 6 novembre 1892. Vu pour la légalisation de la signature de M. Lalaurette, apposée ci-dessus. Tilb, le 6 novembre 1892. Le Maire (*Signé*) *Borié.* »

Nous complimentons M. Lalaurette de son heureuse guérison et nous lui souhaitons une longue existence pleine de santé et de bonheur. Toutefois, si son ennemi [illegible] de nouveau, il saurait comment s'y prendre pour s'en débarrasser.

Pour recevoir gratis la brochure dont il est fait mention dans la lettre qui précède, s'adresser à M. Oscar Fanyau, pharmacien, à Lille (Nord).

Prix du flacon, 4 frs. 50 ; demi flacon, 3 frs. Dépôt — Dans les principales pharmacies. Dépôt Général — Fanyau. Pharmacien, Lille.

18

OLIVIER TWIST

PAR

CHARLES DICKENS

CHAPITRE PREMIER

Dans ces moments-là, l'homme se rend juste assez compte de ce qui se passe dans son esprit pour se faire une faible idée des puissantes facultés de cet esprit, lorsque, affranchi des entraves du corps, il s'élance loin de la terre et se joue du temps et de l'espace.

Olivier était précisément dans un de ces moments.

Les yeux à demi fermés, il voyait le juif, il l'entendait siffler tout bas, il reconnaissait le bruit de la cuiller frottant contre le bord de la casserole ; et pourtant son esprit, pendant ce temps, voyageait dans le passé et se reportait vers tous ceux qu'il avait connus.

Quand le café fut fait, le juif posa la casserole à terre et resta quelques instants dans une attitude indécise, comme s'il ne savait à quel parti s'arrêter ; puis il se retourna, regarda Olivier et l'appela par son nom ; celui-ci ne répondit pas et parut complètement endormi.

Le juif, rassuré à cet égard, se dirigea sans bruit vers la porte, la ferma et tira d'une trappe pratiquée dans le plancher, autant que put le voir Olivier, une petite boîte qu'il posa soigneusement sur la table ; ses yeux brillaient tandis qu'il soulevait le couvercle et jetait un coup d'œil à l'intérieur ; il approcha de la table une vieille chaise, s'assit et tira du coffret une magnifique montre d'or étincelante de diamants.

« Ah ! les lurons ! dit le juif en haussant les épaules, et le visage contracté par un affreux sourire ; les braves lurons ! fermes jusqu'au bout ! Incapables de dire au vieux prêtre où était la cachette ! Incapables de vendre le vieux Fagin ! Au fait, dans quel intérêt ? Cela n'eût pas desserré le nœud coulant, ni retardé la bascule d'une minute ; non, non. Fameux gaillards, fameux gaillards !

Tout en faisant à voix basse ces réflexions et d'autres semblables, le vieux juif remit la montre dans la boîte ; il en tira encore une demi-douzaine, et les contempla avec le même ravissement, puis des bagues, des broches, des bracelets, des bijoux de toute sorte, si précieux et d'un travail si exquis qu'Olivier ne connaissait pas même de nom toutes ces belles choses.

Le juif les remit dans le coffret et en tira un dernier bijou, si petit qu'il tenait dans le creux de sa main ; une inscription très fine semblait y être gravée, car le juif le posa sur la table, l'abrita soigneusement avec sa main et le considéra longtemps et attentivement ; enfin, comme s'il désespérait de déchiffrer ces caractères, il remit le bijou dans la boîte, et, se renversant sur sa chaise, il continua ses réflexions.

« Quelle belle chose que la peine capitale ! disait-il à demi-voix. Les morts ne se repentent jamais ! les morts ne viennent jamais révéler de fâcheuses histoires ! Ah ! c'est une grande sécurité pour le commerce ! Cinq à la file, accrochés à la même corde ! et pas un lâche, pas un qui ait vendu le vieux Fagin ! »

En disant ces paroles, le juif promenait au hasard autour de lui ses yeux noirs et brillants, qui rencontrèrent les yeux d'Olivier. L'enfant le considérait avec une curiosité muette ; en un clin d'œil le vieillard comprit qu'il avait été observé ; il ferma avec bruit le couvercle de la boîte, et saisissant un couteau sur la table, il se leva furieux ; mais il tremblait au point qu'Olivier, malgré sa terreur, pouvait voir vaciller la lame du couteau.

« Qu'est-ce ? dit le juif ; pourquoi m'observer ? Tu ne dormais donc pas ? Qu'as-tu vue ? Parle vite ! vite ! il y va de ta vie !

— Je n'ai pas pu dormir davantage, monsieur, répondit Olivier avec douceur, et je suis bien fâché de vous avoir dérangé.

— Etais-tu éveillé depuis une heure ? demanda le juif d'un air menaçant et terrible.

— Non, monsieur, non, bien sûr, répondit Olivier.

— En es-tu bien sûr ? s'écria le juif, en jetant sur l'enfant un regard sinistre.

— Je dormais, monsieur, répondit vivement Olivier, je dormais, sur ma parole.

— C'est bon ! c'est bon ! mon ami, dit le juif en reprenant brusquement ses manières ordinaires et en jouant avec le couteau avant de le remettre sur la table, comme pour faire croire qu'il ne l'avait pris que par badinage. J'en étais sûr, mon ami ; je voulais seulement te faire peur. Tu es brave, oui, ma foi, tu es brave, Olivier.

Et le juif se frottait les mains en riant, mais jetait néanmoins sur la boîte un regard inquiet.

— As-tu vu quelqu'une de ces jolies choses, mon ami, dit le juif après un court silence, en posant sa main sur la boîte.

— Oui, monsieur, répondit Olivier.

— Ah ! dit le juif en pâlissant. C'est... c'est à moi, Olivier... c'est ma petite fortune... tout ce que j'aurai pour vivre dans mes vieux jours : on m'appelle avare, mon ami, seulement avare... rien de plus. »

Olivier pensa que le vieux monsieur devait être en effet d'une avarice sordide, pour vivre dans un endroit si sale, avec tant de montres ; mais il réfléchit que sa tendresse pour le Matois et les autres garçons lui coûtait peut-être beaucoup d'argent ; il regarda le juif d'un air respectueux et lui demanda s'il pouvait se lever.

« Certainement, mon ami, certainement, répondit le vieux monsieur ; tiens, il y a une cruche d'eau dans le coin derrière la porte ; va la chercher et je te donnerai une cuvette pour te laver, mon ami. »

Olivier se leva, traversa la chambre et se baissa pour prendre la cruche ; quand il se retourna, la boîte avait disparu.

Il avait à peine fini de se laver et de remettre tout en ordre, en vidant, par ordre du juif, la cuvette par la fenêtre, lorsque le Matois rentra, escorté d'un jeune ami qu'Olivier avait vu la veille au soir occupé à fumer, et qui lui fut présenté sous le nom de Charlot Bates. Puis on se mit à table ; le déjeuner se composait de café et de petits pains chauds, avec du jambon que le matois avait rapporté dans le fond de son chapeau.

— Eh bien ! dit le juif en s'adressant au Matois et en regardant malicieusement Olivier ; j'espère, mes amis, que vous êtes allés ce matin à l'ouvrage ?

— Roide, répondit le Matois.

— Oui, une rude besogne, ajouta Charlot Bates.

— Vous êtes de braves garçons, dit le juif ; qu'est-ce que tu as rapporté, Matois ?

— Deux portefeuilles, répondit le jeune homme.

— Garnis ? demanda le juif avec anxiété.

— Pas mal, répondit le Matois en exhibant deux portefeuilles, l'un vert et l'autre rouge.

— Ils pourraient être plus lourds, fit le juif, après en avoir soigneusement visité l'intérieur, mais ils sont tout neufs et d'un bon travail ; c'est d'un habile ouvrier, n'est-ce pas Olivier ?

— Certainement, monsieur, » dit Olivier.

Cette réponse fit rire M. Charlot Bates à se tenir les côtes, au grand étonnement d'Olivier, qui ne voyait là rien de risible.

« Et toi, mon ami, qu'est-ce que tu rapportes ? dit Fagin à Charlot Bates.

— Des mouchoirs, répondit maître Bates, et il en tira quatre de sa poche.

— Bien, dit le juif, en les examinant minutieusement, ils sont bons, très bons ; mais tu ne les as pas démarqués, Charlot. Il faudra ôter les marques avec une aiguille ; nous montrerons à Olivier comment il faut s'y prendre, n'est-ce pas, Olivier ? Ha ! ha !

— Comme vous voudrez, monsieur, dit Olivier.

— Tu aimerais à faire le mouchoir aussi bien que Charlot Bates, n'est-ce pas, mon ami ? demanda le juif.

— De tout mon cœur, monsieur, si vous voulez m'instruire, répondit Olivier.

Maître Bates trouva cette réponse si plaisante qu'il poussa un nouvel éclat de rire ; mais comme il était en train d'avaler son café, il faillit suffoquer.

(*A suivre.*)

FIDIBUS Insecticides OZIL (*cônes à faire brûler*) la boîte de 20 : 1 fr.

PYRÉTHRINE Insecticide OZIL (*poudre à insuffler*) la boîte : 0 fr. 75

Infaillibles pour détruire PUCES, PUNAISES, MITES, CAFARDS, COUSINS, BLATTES, etc.

Dépôt du Dr OZIL (*Licencié ès-sciences*) 60 Rue ESQUERMOISE 60 LILLE (*Ne pas confondre*)

MAISON A VENDRE

à tout usage de commerce avec 3 chambres au premier et 2 au second, grenier la grandeur de la maison, 2 écuries, une pour 2 chevaux et une pour 3, construite sur 232 mètres de terrain, 20 mètres pour le magasin, tout est couvert, magasin au charbon et remise pour y mettre 7 à 8 voitures à sec, magasin au fourrage pour mettre 2000 kilogs de paille.

La maison sert à usage d'estaminet, libre de brasserie. Vente de 40 à 50 rondelles par année. S'adresser au bureau du journal.

HUITRES 100 pièces, 72 moyennes ou grosses 35 fines, franco de port contre mandat-poste de . . 3 fr.

Recommandées aux *Parqueurs réunis*, Arcachon. (Gironde).

Brasseurs Propriétaires

On demande à louer une grande salle au rez-de-chaussée dans le fond, pour cercle et réunions, quartier d'Esquermes. Réponse écrite au bureau du Journal sous le numéro 101.

EN FACE LA SORTIE DE LA GARE

82, rue de Tournai, 82

LILLE

HOTEL

Victor DEPLANCK

Chambres très confortables

CAFÉ DES VOYAGEURS

Recommandé aux Voyageurs de Commerce.

CONSULTATIONS GRATUITES

Tous les jours de 2 heures à 3 heures. Les dimanches et jours de fête, de 9 heures à 11 heures du matin

Pharmacie du Docteur BOLE

267, Rue du Tilleul, 267

(au coin de la rue Pierre de Roubaix)

EXPULSION GARANTIE DU VER SOLITAIRE

TOUS NOS LECTEURS VOUDRONT LIRE LES

RODINS DE PARIS

Grand Roman documentaire illustré

par Germain BOULAIS

Aperçu des principaux chapitres : Le viol de Manette Hochoux par l'abbé Boutrel. — A l'œuvre de Passy. — Déchéance de Manette Hochoux. — Chez Me Poulet avocat clérical. — A la Cour d'assises. — Un jésuite de robe courte qui administre à la fois les biens des couvents et la Caisse d'épargne d'une ville socialiste, tout en présidant aux destinées d'une grande Compagnie minière. A l'union des Communautés religieuses. — Vente des produits religieux : vin des poitrinaires etc. — Dans le boudoir de Brigitte : les bijoux que lui donne l'abbé. — Escamotage d'un cadavre par la Supérieure des Alphonsines de St-Armand-les-Eaux ; le Testament. — A l'Orphelinat des jeunes apprenties de Boulogne-sur-Seine. La Gaule illustrée. — Vols commerciaux. — L'onguent des trois vicaires. — L'agence matrimoniale St-Joseph. — Quêtes. Tombolas. — Vente de charité. — Fêtes diverses. — La Bande noire. — Bon pour nuit d'amour. — Ce que l'on imprime dans un orphelinat. — La garçonnière de l'abbé. — Les drames de l'Archevêché. — La plus belle affaire de publicité du XIXe siècle. — Lourdes. — Ce que n'a pas dit Zola. — Mariage d'une miraculée avec un orphelin ; l'abbé Préclerc fournit la dot... et l'enfant ... — A ville d'Avray. — La [illegible] de don Bonesoro, etc., etc.

Demander les Rodins de Paris à tous nos vendeurs.

Dépositaire pour le Nord et le Pas de Calais : Syndicat des marchands de journaux, 21, rue de Béthune, Lille.

REPEUPLEMENT DES CHASSES

Louis CONCEDIEU & Cie

Propriétaire de la Grande Lapinerie de l'Eure

VIEIL-EVREUX (Eure)

000 Hectares de Forêts et Parcs

DANS 10 DÉPARTEMENTS

Gibiers sauvages. — Rien de la Sarthe

2 000 niches grillées pour recevoir le trop-plein des forêts. 1 073 niches pour Lièvres sauvages ; 200 volières pour Faisans pris au bois ; 1 102 volières pour 3 ou 4 000 couples de Perdrix grises et rouges.

Lapins de garenne, Cerfs, Chevreuils, etc., etc.

Seul Etablissement fournissant toute l'année Gibier vivant de toute espèce, avec Permis ministériel et toutes formalités remplies

MAGASIN DES TROIS-HUIT

132, Rue Montmartre, PARIS

CHOCOLAT, TAPIOCA, SAVON, PAPIER A CIGARETTES & MONTRES

DES TROIS-HUIT

PARTI OUVRIER

CLÉMENT DELCLUZE

28, Rue de Fives, LILLE

Représentant pour le département du Nord

5 F. 50 REMONTOIR Nickel

Pour Hommes et Jeunes Gens

POUR DAMES 9 F. 50, ACIER POUR HOMMES 8 F. 50

Envoi du Catalogue illustré gratuit franco sur demande

UNION FRANÇAISE DES OUVRIERS HORLOGERS DE BESANÇON

Direction : 2, rue Saint-Antoine, BESANÇON

6 CHANSONS SOCIALISTES

dont l'INTERNATIONALE en musique

PRIX :

Dix centimes, le cent Cinq francs

Dépôt à la Maison du Peuple, 21, rue de Béthune, 21, LILLE

LE GAZ A LA PORTEE DE TOUS

La Cie du Gaz de Roubaix met à la disposition du public comme cela se fait à Lille, des compteurs à paiement préalable pour la vente du Gaz au détail ; ces compteurs permettent d'obtenir, à tout instant, du Gaz au moyen d'une pièce de dix centimes (voir les circulaires). Dans ce prix, pour lequel on obtient 833 litres de gaz, est comprise la location du branchement du compteur, de la tuyauterie et des appareils ; moyennant ce prix, le placement des compteurs et de la distribution du Gaz se fera donc sans frais.

BON GÉNIE

4, Rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 4, LILLE

VENTE A CRÉDIT

Confections pour Hommes Femmes et Enfants

VÊTEMENTS SUR MESURE

Chaussures, Lainages, Soieries, Toiles, Chapellerie, Rouennerie, Modes, Bonneterie, Literie, Horlogerie, Bijouterie, Poêlerie, Articles de Ménage, Mobiliers en tous genres, Meubles de luxe.

MOBILIER

En Versant :

5 fr. en 5	50	fr. de Marchandises et on paie	1 fr. par semaine	5 fr. par mois
10 »	100	»	2 »	10 »
15 »	150	»	3 »	15 »
20 »	200	»	4 »	20 »

Les FONCTIONNAIRES, agents de Postes et Télégraphes, des Contributions, Instituteurs, Gendarmes, Douaniers, Employés des Chemins de fer, etc., sont dispensés du premier versement DES CONDITIONS SPÉCIALES LEUR SONT ACCORDÉES

Maisons de Vente :

S'adresser : à ROUBAIX, rue du Collège, 160.

à TOURCOING, rue de Gand, 24

ASTHME

Oppression, Bronchite

SOULAGEMENT IMMÉDIAT & GUÉRISON CERTAINE PAR la Poudre et les Cigarettes Escouflaire

Lire au Prospectus les Attestations Médicales

M. L. BRUNEAU, Pharm. de 1re Classe, 71, Rue Nationale, LILLE

ENVOIE GRATIS ET FRANCO

Une boîte d'essai avec Certificats de Guérisons

Se trouve dans toutes les Pharmacies de France

LA RÉVOLTÉE

PAR

GEORGES MALDAGUE

PREMIÈRE PARTIE

20

Une ombre se répandait sur son visage irradié.

Des larmes voilaient ses beaux yeux souriants.

Et sa voix devenait oppressée.

Non, elle n'était point heureuse, elle ne le serait jamais.

A moins que l'opération, la terrible opération, dont n'avait point voulu le grand-père, qui l'aimait tant, ne réussît.

Elle voulait marcher sans béquilles.

Régine ne pouvait s'empêcher de frissonner devant cette résolution froide, arrêtée, inébranlable.

Elle essaya d'en détourner Huguette.

Elle vit bien que c'était inutile.

Cette jeune femme, plus frêle qu'une fillette frêle de quinze ans, avait décidément, à cet égard du moins, une indomptable volonté.

Et l'amitié de Mme Yveling pour Mme de la Roche prenait de plus en plus le caractère de celle d'une sœur aînée pour une jeune sœur qui a besoin de protection et surtout de tendresse.

Dans l'état d'esprit où elle se trouvait, Régine ne désirait, ne voulait même pas faire de relations sur cette plage où elles sont faciles, quitte à ne durer que quelques semaines.

Elle avait acquiescé à ce voyage, à une absence d'un mois ou deux.

C'était tout ce qu'on pouvait lui demander...

Mener à Biarritz la vie de Casino, inutile d'y songer pour elle.

Elle consentait à quelques excursions, à quelques promenades sur mer.

A part cela, elle réclamait sa tranquillité.

M. et Mme de Labatière se félicitaient de la rencontre du jeune ménage.

Tout ce qui apportait une diversion aux pensées de leur fille devait les charmer.

Et eux aussi se prenaient de sympathie pour celle qu'on devait appeler partout la petite comtesse.

Henri de la Roche ne leur avait jamais été, lui, ni sympathique, ni antipathique.

C'était une de ces liaisons mondaines, une de ces connaissances que l'on voit chez des amis, que l'on reçoit chez soi de temps à autre, comme on en reçoit tant, comme avait été d'abord Paul Yveling, qu'il leur présentait.

Le jeune homme leur devenait moins indifférent, du jour où il leur faisait part des sentiments de son ami pour Régine.

Quoi qu'il fût la cause indirecte de l'union malheureuse de leur fille, ils ne lui gardaient pas rancune.

De même qu'en dehors des promenades auxquelles ne pouvait prendre part Huguette les trois femmes étaient presque constamment ensemble, l'ancien capitaine de frégate et le comte de la Roche devinrent bientôt des inséparables.

Aimant l'un et l'autre l'agitation, le mouvement, ils se donnaient rendez-vous pour aller ici ou là.

Ils venaient ensuite raconter aux dames ce qu'ils avaient vu, entendu, les potins de plage, comme Henri le faisait auparavant pour Huguette.

Maintenant le parasol était souvent délaissé.

On se tenait plutôt sous la tente, toujours au même endroit, un peu écarté, non loin de la villa des Pins.

Mais les deux jeunes femmes, à l'heure du bain étaient forcées de se mêler, à cause d'Huguette, à ceux qui, comme elle, prenaient leurs ébats dans l'eau salée.

Celle-ci avait besoin du baigneur, pour la porter des cabines à la mer, et de la mer aux cabines.

Une fois dans l'eau, elle se tirait d'affaire, nageant comme un poisson, en dépit de son infirmité.

Régine aussi savait nager.

Elles rivalisaient de vivacité.

Ce moment était un des bons moments de la journée.

Après le bain, la réaction, la promenade au bord de la mer.

Régine voulait que son amie acceptât son bras, malgré les objections de celle-ci, qui craignait de la fatiguer.

On s'arrêtait, sans qu'elles y fissent attention, pour les voir passer, les prenant peut-être pour les deux sœurs : l'une infirme, délicate, s'appuyant sur l'autre, grande, bien prise ; toutes deux blondes, avec de jolis visages.

Lorsqu'on les regardait de près, pourtant, on ne trouvait entre elles aucune ressemblance.

Les lourds cheveux d'Huguette avaient cette teinte cendrée que l'on rencontre si rarement ; ceux de Régine, les tons dorés des portraits du Titien.

Le bleu des yeux de Régine ressemblait à celui des myosotis.

Les yeux d'Huguette étaient du bleu violet de pervenche.

Le visage, chez la première, avait une régularité de lignes qui faisait paraître plus chiffonné le minois délicieux de la seconde.

On ne pouvait que répéter une chose : c'est qu'elles étaient bien jolies toutes deux, et qu'il était bien malheureux que la seconde, au lieu d'avoir la taille et la démarche de la première, ne fût qu'une pauvre petite infirme.

Le mois de septembre passa ainsi, puis la première quinzaine d'octobre.

De part et d'autre, on pensait à rentrer à Paris.

Le comte de la Roche s'entendit avec son ami pour [illegible] une semaine [illegible] vance, afin de procéder à l'installation de l'hôtel qu'il avait loué lorsqu'il y était passé, venant de Vendée.

M. et Mme de Labatière se chargeaient de lui ramener la jeune femme.

Bien qu'elle dût y retrouver son mari, dont l'absence lui était très sensible, la petite comtesse quitta Biarritz avec tristesse.

Lorsque, montée dans la voiture, elle se sentit emportée vers la gare, une dernière fois elle se retourna vers l'habitation coquette, tapissée de lierre.

Deux larmes jaillirent de ses yeux.

Régine, assise en face d'elle, lui pressa doucement les mains.

— Vous y reviendrez l'année prochaine, fit-elle de sa voix affectueuse.

— J'y ai été si heureuse ! murmura Huguette en refoulant un sanglot.

XXII

Aussitôt débarqué à Paris, le comte de la Roche alla chez le tapissier, avec lequel du reste il s'était entendu à l'avance pour l'aménagement de l'immeuble loué avenue Montaigne, tout près des quais.

Il prenait avec lui ses derniers arrangements, lui donnait rendez-vous pour le lendemain dans l'immeuble et retournait à l'hôtel Continental, où il était descendu.

Il avait fort bien dormi dans le sleeping-car où il montait à Biarritz.

Aussi se sentait-il frais, dispos, comme s'il eût passé une bonne nuit dans son lit.

Une fois dans sa chambre, il procéda à sa toilette, une de ces toilettes minutieuses auxquelles les hommes soigneux de leur personne accordent un temps suffisant.

Si Henri de la Roche manquait de cette apparence qui constitue la beauté du mâle, si la taille était grêle, le visage efféminé, il avait pour lui cette distinction qui révèle la race ou plutôt l'affiliation à une lignée dégénérée, n'ayant plus rien de commun avec les aïeux robustes et rudes dont le vieux comte, mort quelques mois plus tôt, rappelait l'image.

Les succès qu'Henri avait eus en amour, il les devait à cette finesse tout aristocratique, à ce cachet qui ne s'acquiert point, et que certaines femmes prisent au delà de la force physique.

Il était de ceux qui savent frapper à la porte d'un cœur et en forcer l'entrée.

Celui de Rosalie s'ouvrirait-il ?

C'était à la jeune femme qu'il pensait en procédant à cette toilette soignée qui lui eût donné l'accès du boudoir le plus élégant.

En remettant les pieds sur l'asphalte du boulevard, la passion engourdie au fond de son cœur se réveillait aussi intense qu'autrefois.

Depuis qu'il était à Paris, Henri de la Roche oubliait tout à fait, en dépit de ses préoccupations d'installation, qu'il était marié.

(*A suivre.*)